

Émancipation et décimation Le VLB nouveau quitte les ornières nationalistes

François Ouellet

Numéro 125, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, F. (2012). Émancipation et décimation : le VLB nouveau quitte les ornières nationalistes. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (125), 10–12.

Émancipation et décimation Le VLB nouveau quitte les ornières nationalistes



Par
François Ouellet*



actif, véritablement actif je l'ai été, mais je n'éprouve plus aucun besoin de l'être, je suis un mort aux yeux éveillés, mon cœur s'est arrêté de battre, de combattre, je suis lourd, mais c'est sans bonheur : ni désirs, ni illusions, ni jouissances : l'oubli, l'anéantissement, la fugacité, la frugalité ! – et surtout rien de ces moments de connaissance un peu prolongés voyageant par trou de vert-de-grisé – un trou noir plutôt, solitaire en bordure cosmique ! –

p. 213

Antiterre, tel est le titre du remarquable nouveau roman de Victor-Lévy Beaulieu. Avec *Bibi*, publié en 2009, *Antiterre* forme un diptyque qui vient clore, apparemment, les aventures d'Abel Beauchemin inaugurées il y a une quarantaine d'années avec *Race de monde* !

Il y a deux grandes périodes romanesques chez Beaulieu. La première va de *Don Quichotte de la démanche* (1974) aux trois volumes de *Monsieur Melville* (1978) en passant par *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel* (1976). La seconde a été entamée par le monumental *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, en 2006 (ouvrage qui est autant, sinon davantage, un roman qu'un essai et le chef-d'œuvre absolu de la littérature québécoise, rien de moins), et aboutit aujourd'hui à *Antiterre*¹.

Tout n'est pourtant pas parfait dans *Antiterre*. Il y a une certaine lourdeur, surtout dans le premier quart, où le romancier s'efforce de mettre en place les éléments de son univers romanesque, quitte à laisser des zones d'ombre

que la suite éclairera. Puis cette écriture abondante en néologismes et en jeux de mots agace avec ses tics et ses déviations morphologiques quelque peu banales. Disons que, parfois, la leçon joycienne atteint facilement ses limites. Mais il y a aussi chez Beaulieu un réel bonheur de style, une émotion palpable et une densité d'écriture qui font sa grandeur, et notamment d'*Antiterre* un roman capital dans l'ensemble de l'œuvre.

Beaulieu a accolé au roman le générique : « utopium ». Tout un programme, qui donne une idée de la galère dans laquelle Abel s'embarque, et qui, depuis cette idée pythagoricienne de l'antiterre jusqu'à la théorie des supercordes, encombre peut-être *Antiterre*. Du reste, l'intérêt du roman n'est pas dans la théorie utopiste, mais dans

l'effet de celle-ci sur Abel et le repositionnement du romancier par rapport au nationalisme québécois.

Victime d'un « syndrome post-poliomyélite » à la fin de son aventure africaine (racontée dans *Bibi*), Abel émerge du coma dans les premières pages d'*Antiterre*, puis retrouve sa maison de Trois-Pistoles. Que fait-il de ses jours ? Peu de choses. Les jours d'Abel coulent dans une solitude ardemment défendue, où la compagnie des bêtes est préférable à celle que procure une société abruti par « la mondialisation économique des esprits et des corps ». La campagne électorale dans laquelle il se laisse entraîner lui fait perdre ses dernières illusions : il se heurte aussi bien au cynisme et à la corruption des politiciens qu'à « l'indigence d'esprit » des citoyens, à cette « veulerie citoyenne qui ne revendique que la sécurité corporatiste dont la santé est à tout prix le fondement ». Il y a dans *Antiterre* une charge contre le capitalisme et le « Dieu-Économie » qui n'est pas nouvelle ; à cet égard le discours d'Abel rappelle celui de Manu Morency dans *Bouscotte*, mais avec une conscience écologique et planétaire en plus. À la fin d'*Antiterre*, grâce à un héritage faramineux et inspiré par le traité d'architecture de Claude Nicolas Ledoux (architecte néoclassique et promoteur d'une utopie sociale), Abel choisit de racheter les terres de l'arrière-pays, d'y installer sa maison et projette d'y faire construire un village d'une centaine d'habitations, sorte de Nouveau Monde autosuffisant et totalement en retrait de la société « hystérique ».

Antiterre est un ouvrage à première vue curieux et inattendu, comme a pu l'être *La grande tribu* il y a trois ans. Mais ces deux livres, qui paradoxalement se font écho et se tournent le dos, sont marqués par une seule logique, celle de la faillite du discours national et du pays. Si toute l'œuvre de

Beaulieu est portée par une volonté nationaliste, par un désir d'accompagner la fondation du pays québécois, il est tout aussi vrai, inversement, que l'écriture de cette œuvre a été déterminée par le contexte nationaliste qui prend forme à la fin des années 1960. Autrement dit, le pays à venir fait écrire sur le pays à venir. Et dans cette symbiose entre l'œuvre et le pays, l'écriture témoigne du pays, comme celui-ci, en retour, vient justifier la grandeur du projet littéraire. L'écriture d'*Antiterre*, qui inscrit la fin d'un long cycle romanesque, est profondément marquée par cette dichotomie. Car à partir du moment où il n'y a plus de pays en vue, où l'idée du pays semble s'effondrer lamentablement, les élites politiques autant que la population ne sachant plus comment régénérer le discours national, il ne saurait y avoir encore, chez Beaulieu, de l'écriture. C'est ce double décès – pays et écriture – qu'enregistre Abel, *alter ego* du romancier, et que sanctionne *Antiterre*, ultime roman d'un personnage vieillissant qui dorénavant ne saurait plus écrire, qui s'étonne d'abord de ne plus trouver une seule ligne à écrire, puis pour qui la question de l'écriture se trouve réglée quand il fait le choix de s'exiler dans un espace-temps qui se situe à l'extérieur des frontières nationales. En d'autres termes, dans cet espace utopique qu'il colonise non sans une certaine jouissance, Abel ne consent pas moins à la mort. L'utopie d'*Antiterre* n'est rien d'autre qu'une forme de suicide.

Si le roman est extrêmement émouvant, s'il est riche de tout ce poids de vie qui fait si souvent défaut à la jeune littérature nombriliste qui nous accable depuis plusieurs années, c'est avant tout peut-être parce qu'il témoigne avec force d'un désenchantement profond, où l'utopie n'est que le revers de la perte de foi dans le pays québécois ; l'utopie naît non seulement à l'en-

ouvrant la porte, puis sortant – la compassion, le mot d'entre tous les mots que je déteste le plus ! – l'esti de compassion ! – depuis qu'ils ne gouvernent plus rien, les politiciens ne font que compatir ! – depuis que le capitalisme a converti l'homme en cette marchandise dont on peut se débarrasser sans honte ni culpabilité, les hommes d'affaires, tous des clones à l'uranium enrichi, ne font que compatir ! – compatir ! – un mot inventé par l'église judéo-chrétienne ! – à partir d'un autre mot : souffrir ! – tu souffres et je compatis à ta souffrance, non par un acte qui t'en libérerait, mais par l'idée fausse que je partage avec toi ta souffrance ! – je suis compatissant, ce qui revient à dire que je souhaite que tu te résignes au moins de ce que tu es, que je souhaite te voir accepter volontairement les maux que je t'ai infligés et dont je fais semblant de me repentir ! – pâtir, compatir, la bonne conscience de l'hypocrisie ! –

p. 229

Le prestigieux prix Gilles-Corbeil a été attribué à Victor-Lévy Beaulieu, en novembre 2011, pour l'ensemble de son œuvre.

contre d'un modèle social régi par cet abominable règne économique qui réduit de plus en plus la part d'humanité de l'univers, mais surtout à l'encontre d'un Québec « hystérique » qui n'a jamais cessé de se nier lui-même et qui paraît aliéné à demeure. *Antiterre* est finalement une réponse fictionnelle, qui se veut définitive, à la sortie médiatisée de l'écrivain en 2008, au moment de la publication de *La grande tribu*. « S'il fallait que j'en vienne à la conclusion que je me suis véritablement trompé, qu'il nous est impossible de sortir de notre schizophrénie, je ferai symboliquement ce que je vais faire aujourd'hui : brûler dans mon poêle à bois non seulement *La grande tribu*, mais tous les livres que j'ai écrits. Je ne veux pas me survivre juste pour moi-même. Sans véritable patrie, sans liberté, sans

souveraineté et sans indépendance, l'individu n'est qu'une statistique, et les statistiques ne sont que les débris que laisse derrière elle l'histoire des autres. Ça ne m'intéresse pas, mais pas pantoute, de devenir un débris de l'histoire des autres. Si les livres que j'ai écrits dans ma vie n'ont rien voulu dire pour mon pays, parce que ça n'a pas changé grand-chose, j'aime autant qu'ils disparaissent comme moi je vais disparaître². » Disparaître. Abel, qui se laisse avaler par le royaume utopique, dans le « frette » de la lumière noire, complète « symboliquement » le geste de l'écrivain brûlant ses livres, jetant au feu son écriture.

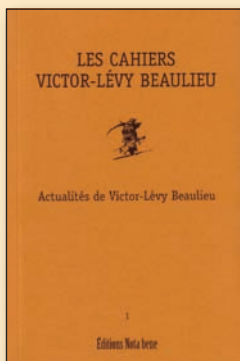
Un roman désespéré, *Antiterre* ? Sans doute, comme peut l'être toute forme d'utopie, et parce que les grandes sommes romanesques ne font jamais bon ménage avec les bons sentiments,

comme on le sait. Du point de vue de Beaulieu, un roman désespéré pour un Québec désespérant. **NB**

1. Victor-Lévy Beaulieu, *Antiterre*, Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2011, 408 p. ; 29,95 \$.

2. Beaulieu cité par Chantal Guy, « L'ultimatum de VLB », *La Presse*, Cahier « Lectures », 2 mars 2008, p. 8.

***François Ouellet**, professeur de littérature à l'Université du Québec à Chicoutimi et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur le roman moderne, a publié une dizaine d'essais, dont *Louis Hamelin et ses doubles* (avec François Paré, Nota bene, 2008 ; prix Gabrielle-Roy) et *La fiction du héros, L'œuvre de Daniel Poliquin* (Nota bene, 2011). Pour *Nuit blanche*, il a notamment piloté les dossiers sur les littératures franco-ontarienne (n° 62) et acadienne (n° 115) en plus de diriger, depuis 2000, la rubrique « Écrivains méconnus du XX^e siècle ».



Sous la dir. de Sophie Dubois et Michel Nareau ACTUALITÉS DE VICTOR-LÉVY BEAULIEU

« Les cahiers Victor-Lévy Beaulieu », Nota bene, n° 1, 2011, 159 p. ; 22,95 \$

Les éditions Nota bene publient le premier des « Cahiers Victor-Lévy Beaulieu ». Cette publication de type universitaire est issue de la Société d'études beaulieusiennes, créée à l'initiative de Jacques Pelletier à l'automne 2009. La pratique très européenne des cahiers d'auteurs et associations d'amis n'est pas courante au Québec. Elle s'imposait pourtant de manière cruciale dans le cas présent, Victor-Lévy Beaulieu étant depuis longtemps le plus grand écrivain québécois, tous genres confondus. Il faut espérer que l'équipe éditoriale, autour de Michel Nareau et Sophie Dubois qui

agissent à titre de directeurs, saura maintenir un rythme de publication soutenu, susciter un intérêt diversifié pour l'œuvre de l'écrivain et permettre un renouvellement des approches critiques. Les Cahiers faciliteront assurément l'accès des lecteurs à une œuvre devenue gigantesque avec les années, parfois labyrinthique, dont les tentacules vont dans de multiples directions, cependant que celles-ci ramènent toutes, au moyen de divers détours, à la figure du romancier, puisque dès le début de sa carrière d'écrivain, Beaulieu a fait le pari de l'écriture comme définition de soi, comme recherche et acceptation de soi à travers les mots, les siens et ceux des autres. Comme il le dit dans *Antiterre* : « J'ai écrit sur le monde à l'entour de moi, ce pays qui n'a pas su en devenir un. Je l'ai fait d'abord pour moi, parce que je voulais comprendre la particule élémentaire que je suis et ce qu'elle pouvait bien avoir à faire, si éphémère, en cette singularité monstrueuse de l'Univers ».

Si la livraison de ce premier Cahier est un peu mince, elle regroupe néanmoins des textes tous intéressants et que l'espace qui m'est imparti ne me permet pas de résumer. Tous les articles portent sur des ouvrages des années 2000. Ils sont signés par Stéphane Inkel, Tanya Déry-Obin et Sophie Dubois sur *La grande tribu* (2008) ; Guillaume Bellon sur *Se dépendre de soi-même, Dans les environs de Michel Foucault* (2008) ; Michel Nareau et Jacques Pelletier sur *Je m'ennuie de Michèle Viroly* (2005) et *aBsalon-mOn-gArçon* (2006) (dans le cas de Pelletier).

Outre la publication (en principe annuelle) des Cahiers, la Société d'études beaulieusiennes organise des activités (conférences, colloques, etc.) qui sont annoncées dans son site. Tout lecteur admiratif peut en devenir membre : <http://societeetudesbeaulieusiennes.ning.com/>. **NB**

François Ouellet